

Société versus dissociété (2/3)

Les impasses et les pressions du présent

Lors d'une première analyse¹, nous avons passé en revue quelques archétypes historiques des formes que l'humain a donné à sa condition intrinsèque d'«être-avec». Cette histoire, brossée à grands traits, est arrivée récemment – elle nous arrive encore – à la senescence de l'État social et à l'agencement de la «dissociété» néolibérale qui nous paraissent une impasse dont il y a lieu de chercher des issues. À partir des réflexions philosophiques et politiques de Sartre et d'autres, nous voudrions à présent explorer la nécessité et la régénérescence des processus collectifs tournés vers un avenir transformé.

Face aux impasses de l'époque et aux enjeux de la mondialisation, le compromis social-démocrate (en partie issu de l'associationnisme) n'est plus en mesure de fournir des réponses appropriées. S'est alors imposée la «dissociété» néolibérale qui, à notre sens, ne constitue pas une manière de faire société et n'offre pas de vision d'avenir. Elle génère trop de laissés pour compte, de frustrations et de désordres qu'on ne peut contenir, dans une spirale infernale, qu'à grands renforts de répression et d'atomisation. Elle récuse tout objectif commun, toute volonté partagée et toute action collective – qu'elle soit étatique ou associative. Elle ne s'inscrit plus dans une histoire mais dans une agitation permanente et sans but qui finit par ressembler à une «immobilité

fulgurante»², dans l'éternel recommencement d'un présent sans perspective.

Chercher, inventer, expérimenter, instituer de nouvelles modalités d'être, de penser et d'agir ensemble – de s'associer et de faire société – nous paraît fondamental si nous souhaitons poursuivre l'humanité et son histoire, si nous souhaitons soutenir un avenir viable et enviable.



Avenir commun

L'importance du lien social, de la réponse collective aux dangers ou aux besoins, de l'action commune et concertée, de ressources ou d'infrastructures mutualisées, nous semble remarquablement illustrée par la gestion catastrophique de la pandémie de Covid-19 tout au

long de l'année 2020. Nonobstant des politiques qui s'obstinent ou s'enferment dans l'autre sens. À l'encontre de l'«après moi le déluge» d'une société conçue comme un agrégat d'intérêts individuels, il nous faut raviver les idées de démocratie, de solidarité, d'égalité et avant tout

de commun, sans verser dans une restauration paresseuse de l'étatisme qui oublierait les critiques qu'il inspira et les écueils qui l'ont discrédité. Le *commun* comme voie d'issue à la fausse opposition entre le marché et l'État ou entre la production économique et la démocratie

1 Lire la première partie de cette réflexion : «[Société versus dissociété \(1/3\) : Les grandes formations communes de l'histoire](#)», Smart, Analyse n°9/2020.

2 Harmut Rosa, *Accélération. Une critique sociale du temps*, trad. de l'allemand par D. Renault, La Découverte (poche), 2013 (2011), 330.

politique, inspire en grande partie nos réflexions sans que nous développions ici le concept.³

Nous posons comme axiome que dans l'association, il est question de commun : cause ou projet

commun, action commune et production de commun.

Projet commun

Notre tentative d'articulation des fondements anthropologiques de l'humanité aux enjeux contemporains du fait associatif remettra à présent à l'honneur une grande figure intellectuelle de la philosophie, en ce pays qui la néglige et cette époque de publicistes et de spécialistes.

L'existentialisme de Sartre est relativement connu dans sa dimension individuelle d'une liberté qui se détermine par l'ensemble de ses actes et la manière dont elle les choisit ou les assume sciemment. Dans *L'être et le néant*, l'humain se définit par son projet existentiel tourné vers le futur à partir de sa situation personnelle. Dans la *Critique de la Raison dialectique*, Sartre chercha à fonder philosophiquement – i.e. rationnellement – la dynamique de l'histoire et la formation des collectifs humains que nous avons sommairement décrite sans l'expliquer dans le premier volet de cette réflexion. La tentative sartrienne propose une perspective – au double sens de point de vue et de point de

mire – intéressante quant aux impasses et aux issues de ce que nous appelons la *dissociété*.

Sartre pose à la base de toute socialité le concept de *sérialité*. Dans une société, aussi égoïste soit-elle, des individus sont d'abord unis à titre de série. Ils ne reçoivent pas leur unité d'une participation à un projet commun mais d'un objet ou d'un « complexe pratico-inerte » qui les lie de l'extérieur : le bus qu'ils attendent, le JT qu'ils regardent, le téléphone intelligent qu'ils convoitent, le virus contre lequel ils se protègent. Chacune, chacun ne se reconnaît appartenir à la série qu'en se découvrant autre des autres vis-à-vis de leur projet identique (prendre le bus, s'informer, acheter un téléphone, éviter l'hôpital). Cette pseudo-unité sépare davantage qu'elle n'unit puisque l'isolement caractérise ce comportement collectif et « *l'impuissance subie est le mastic de la sérialité* »⁴.

Il arrive que cette unité séparée et impuissante se dépasse vers des visées ou *projets communs*.

Dans la *Critique de la Raison dialectique*, préoccupée de penser ontologiquement la révolution, ce dépassement démarre avec l'éphémère *groupe en fusion* face à une menace létale commune. Le groupe cherche à se prolonger par le *serment* qui trop souvent engendre la *terreur* pour s'entretenir mais vite retrouve la force du collectif dans l'*organisation*, où chacun agit pour et par le tout. L'organisation se pétrifie presque inévitablement dans l'*institution* où le moyen devient sa propre fin. L'institution instrumentalise et sérialise celles et ceux qu'elle réunissait. Elle devient alors un péril contre lequel les individus peuvent raviver la liberté, la réciprocité et la fusion du groupe ou de l'action commune... Ainsi toute action ou praxis commune aura à s'ériger contre la sérialité et aura à craindre le retour de la sérialité dès que le groupe s'encroûte⁵. La dissociété néolibérale donne à voir la sérialité comme « l'horizon indépassable de notre temps ».

3 Nous renvoyons à l'ouvrage de référence de Pierre Dardot et Christian Laval, *Commun. Essai sur la révolution au XXI^e siècle*, La Découverte (poche), 2015 (2014). Pour un abord plus rapide, voir leur article en ligne « [Du public au commun](#) ». On lira également les analyses de Timour Sanli sur le site de Smart, notamment : « [Les communs : une voie à défricher collectivement](#) ».

4 Jean-Paul Sartre, *Critique de la Raison dialectique (tome I : Théorie des ensembles pratiques)*, Gallimard, 1985 (1960), p. 384.

5 *Ibidem*, pp. 738-746.

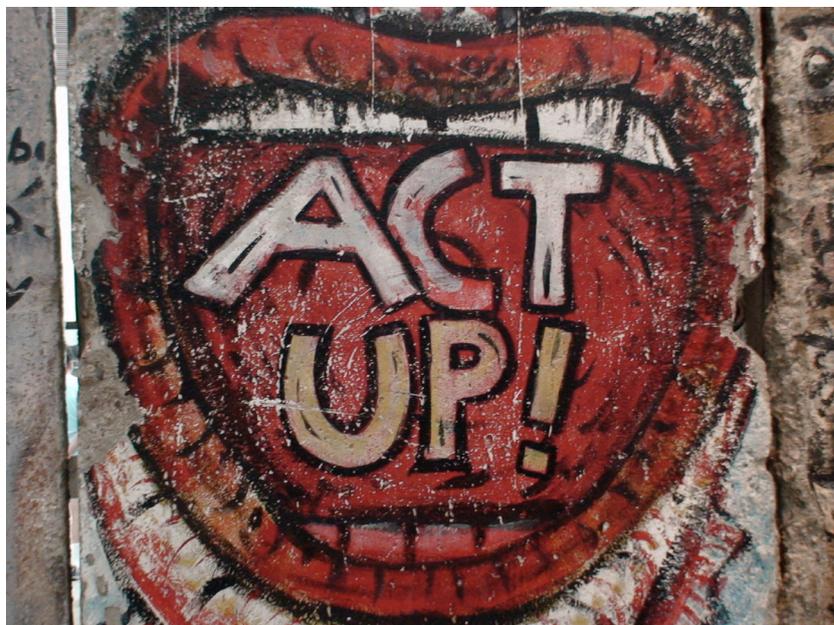
Péril commun

Nous retiendrons, pour notre propos, que c'est face à un problème, un besoin, une difficulté ressentie ensemble que des femmes et des hommes s'unissent, s'organisent, s'associent et mettent en place des manières d'agir et de penser collectives qui se veulent durables, en créant des associations ou des institutions. Ou pour le dire comme Régine Boutrais : «*La création associative repose sur le sentiment que la défense d'un bien commun exige une action collective pour se faire entendre*»⁶. Pour persister cette création doit à la fois soutenir son action à l'extérieur et consolider l'appartenance de ses membres, pour ensuite évoluer avec le contexte et l'intégration de nouveaux venus.

Analysant des situations insurrectionnelles, Sartre souligne que le groupe, le collectif, ne quitte la passivité sérielle et ne fusionne que lorsque la survie des individus – la satisfaction de leurs besoins vitaux – se trouve mise en jeu et que c'est quand la pression est écartée que la terreur tente de s'y substituer ou que l'organisation se sclérose. N'était-ce pas au moment où l'engagement y était une question de vie ou de mort pour ses membres, malades du Sida, qu'Act Up s'est montré d'une pertinence, d'une

efficacité et d'une cohésion redoutables ? Sans aller si loin, ne pourrions-nous pas voir dans la situation sanitaire, climatique et sociale actuelle une menace telle pour l'avenir de l'humanité qu'il y a lieu de sortir de la passivité, de l'impuissance et de l'individualisme pour refaire société autrement, pour nous remobiliser autour de projets

Ne pourrions-nous pas nous réapproprier le terme de projet, perverti d'abord par les pratiques managériales du *nouvel esprit du capitalisme*⁷, repris ensuite par les pouvoirs subsidiaires néo-libéralisés à travers leurs appels et grilles d'évaluation ? L'épithète que nous y associons change bien entendu la donne. «*L'originalité du projet associatif*



communs – voire d'un projet de société – à hauteur des enjeux et de leur complexité ? Ne devrions-nous pas nous rappeler que le groupe et le sens de l'action s'étiolent lorsque nous perdons de vue l'alerte, la cause ou l'envie qui nous a réunis ?

*tient à ce qu'il est indissociable d'une création institutionnelle émanant du sentiment éprouvé que la défense d'un bien commun suppose l'action collective. C'est pourquoi il ne saurait être assimilé à une manipulation gestionnaire.*⁸

6 Régine Boutrais, « La construction d'un problème public : les associations de santé environnementale » in Jean-Louis Laville et Anne Salmon, *Associations et Action publique*, éd. Desclée de Brouwer, 2015, p. 250.

7 Luc Boltanski et Eve Chiapello, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Gallimard (Essais), 1999, pp. 139-148 sur le management participatif par projets et pp. 154-236 sur l'éthique de « la cité par projets » qui remplace l'éthique protestante dont Max Weber a montré le rôle déterminant dans l'essor du premier esprit du capitalisme.

8 Jean-Louis Laville et Anne Salmon, *op. cit.*, p. 584. Nous soulignons.

Neuves balises...

S'il nous tient à cœur de remonter le courant dominant en opposant des références importantes à l'individualisme régnant – subrepticement à l'œuvre dans diverses nouvelles modalités de mobilisation – nous sommes bien conscients que les perspectives à venir ne viendront pas du passé et que, pour refaire société, il y a avant tout à inventer et à réinventer en permanence. Il n'existe pas de solution clé sur porte et, derrière nos leçons de philosophie, nous n'avons pas de réponse toute faite à proposer. Nous tentons d'ouvrir des pistes et d'esquisser des balises pour chercher ce que nous ne connaissons pas encore. Pour réfléchir au « faire association » futur, nous devons faire jouer des associations libres et des mots d'esprit, nous avons besoin d'association d'idées et d'association de forces et, qui sait, d'association de bienfaisance ou de malfaiteurs... Il y a lieu de scruter et de s'inspirer des audaces créatives dans les angles morts de la pensée unique, des émergences collectives dans les interstices du néolibéralisme et des sentiers de manœuvres dans les marges

de la dissociété⁹. Pour les penser et les pratiquer par et pour toutes et tous.

Nous entendons bien que l'association classique, où Alexis de Tocqueville et Hannah Arendt voyaient un des ferments de la démocratie américaine et que la société belge a transcrite dans la loi belge de 1921 sur les asbl et le système des piliers, n'inspire plus les jeunes et n'est pas en phase avec le futur. Au cours des trente dernières années, les nombreuses et vaines tentatives de dépassement des limites et des rivalités de ces associations à travers des plateformes, des réseaux, des convergences, des coalitions, des fronts... au nom de l'altermondialisme, de la lutte contre le racisme ou pour le climat, toutes ces démarches n'ont pas encore porté de forces suffisamment offensives ni de fruits passablement appétissants. Les nouvelles générations n'y prêtent guère attention ou cherchent à s'en distancier.

Le psychanalyste belge Jean-Pierre Lebrun explique le désintérêt des nouvelles

générations pour les associations par la défiance à l'égard de l'institué et le refus de la contrainte. Pour former un groupe, c'est-à-dire un projet commun à partir de projets individuels, il faut que chacune, chacun accepte, *primo*, une perte, un renoncement à une part de son désir ou de son idée et, *secundo*, un tiers – l'association ou l'institution – qui fasse « *autorité, altérité et antériorité* »¹⁰. Deux exigences que le néolibéralisme et la dissociété ont complètement pulvérisées. Ceci conduit à des engagements à la carte, pour des questions très spécifiques plutôt que pour une cause globale ; des implications très circonscrites, sans embrigadement ni servitude, dont on peut se désister dès que le désir dérive. Or, s'il importe que l'association soit volontaire et que l'implication épanouisse, nous rappellerons avec Hannah Arendt que « *toutes les organisations humaines, sociales ou politiques, reposent en fin de compte sur la capacité de chaque individu à prendre des engagements et à s'y tenir* »¹¹.

9 Ces marges, jusqu'ici souterraines, Alain Damasio, à qui nous avons emprunté le terme « dissociété », les imagine sur les toits. À partir de ses expériences et observations contemporaines, il expose et extrapole dans la fiction des *Furtifs* ces zones de résistance, d'issue et d'invention, de créativité, de solidarité et de recouvrement (Alain Damasio, *Les furtifs*, La Volte, 2019). Pour soutenir notre faculté d'imagination et de mise en œuvre concrète, nous pouvons aussi inviter à lire le *Voyage en misarchie. Essai pour tout reconstruire* d'Emmanuel Dockès (Paris, Éd. du Détour, 2017) et l'entretien qu'il nous a accordé : « [Rien n'est acquis, tout est à partager](#) », Smart, Analyse n°03/2020.

10 Intervention lors du débat « *Les défis du secteur associatif face à l'imposture et à la déshumanisation* » organisé par le Collectif21 le 11 janvier 2020 au DK. Outre [l'enregistrement en ligne](#), on se référera au livre de Jean-Pierre Lebrun, *Un monde sans limite* (érès, 1997) et sa toute récente suite, *Un immonde sans limite* (érès, 2020).

11 Hannah Arendt, *Du mensonge à la violence*, trad de l'anglais *Crises of the Republic* par Guy Durand, Calmann-Lévy (Presses-Pocket), 1972, p. 94.

...et trop courte échelle

Celles et ceux qui entrent en mobilisation de nos jours privilégient des collectifs affinitaires ou des mouvements éphémères. Occupy, les Indignés, les initiatives de transition, les jeunes pour le climat et les squats artistiques ou politiques l'illustrent allègrement. Sans les dénigrer et en comprenant de quelles déceptions ou craintes elles découlent, les auteurs du *Manifeste accélérationniste*, Nick Srnicek et Alex Williams, pointent les limites de ces démarches en les qualifiant de « *folk politics* » (inspiré de la *folk psychology* dont la traduction la plus juste nous semble « psychologie spontanée »). Sous ce terme, ils désignent un ensemble de postulats stratégiques dont le trait commun est de vouloir ramener la politique à une échelle humaine : l'ici et maintenant, le localisme, l'horizontalité, la transparence, le retour à l'authentique, l'épanouissement dans l'action, les résultats tangibles... Cette triple immédiateté – temporelle, spatiale et conceptuelle – amène à préférer les petits

gestes et changements quotidiens au déploiement de transformations structurelles, l'expérience personnelle à la réflexion systématique, l'émotion à l'analyse¹². Dans un certain héritage de mai 68 et des associations créées dans les années '70 qui se fixaient comme finalité de s'effacer pour autonomiser le public, ces « nouveaux » mouvements sociaux insistent sur l'idée, à la fois, de faire soi-même et de ne pas faire à la place. Les auteurs leur reprochent de manquer d'ambition stratégique, de dénier la complexité de ce qu'est devenu le monde, de capituler devant l'hégémonie néolibérale et par là de la maintenir en y créant des niches éphémères et inoffensives. « *Sans l'indispensable abstraction de la pensée stratégique, la tactique n'est qu'une suite de geste vain.* »¹³

Qu'on partage ou non leurs perspectives progressistes et contre-hégémoniques, la critique de Srnicek et Williams s'avère plus que salutaire

lorsqu'elle souligne la nécessaire articulation de la micropolitique à la macropolitique et l'inscription dans la durée de tout projet collectif. Avec, en toile de fond, la question des rapports de force trop peu prise en compte et travaillée par ces nouvelles alternatives. Nous n'avons pas encore découvert le levier apte à faire bouger les actuels rapports de force qui nuisent gravement à l'être-avec de l'humanité. Nous approfondirons, dans la troisième partie de cette réflexion, l'idée de s'inscrire dans le temps et de faire prise sur la réalité sociale, qui ne saurait en être totalement éloignée.

Mathieu BIETLOT
Novembre 2020

À lire également :

[Société versus dissociété \(1/3\) : Les grandes formations communes de l'histoire](#)

[Société versus dissociété \(3/3\) : L'inscription des processus collectifs dans l'avenir](#)

12 Nick Srnicek & Alex Williams, *Accélérer le futur*, trad. de l'anglais par L. Bury, [it: éditions](#)/Cité du design, 2017, pp. 13-14, 31-52.

13 *Ibidem*, p. 18

Sources et ressources

Hannah ARENDT, *Du mensonge à la violence*, trad de l'anglais *Crises of the Republic* par Guy DURAND, Calmann-Lévy (Presses-Pocket), 1972

Mathieu BIETLOT, « [Rien n'est acquis, tout est à partager](#) », Smart, Analyse n°03/2020

LUC BOLTANSKI et EVE CHIAPELLO, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Gallimard (Essais), 1999

Alain DAMASIO, *Les furtifs*, éd. la Volte, 2019

Pierre DARDOT et Christian LAVAL, « [Du public au commun](#) », *Revue du MAUSS*, 2010/1 (n° 35), pp. 111-122

Pierre DARDOT et Christian LAVAL, *Commun. Essai sur la révolution au XXI^e siècle*, La Découverte (poche), 2015 (2014)

Emmanuel DOCKÈS, *Voyage en misarchie. Essai pour tout reconstruire*, Éd. du Détour, 2017

Jean-Louis LAVILLE et Anne SALMON, *Associations et Action publique*, éd. Desclée de Brouwer, 2015

Jean-Pierre LEBRUN, *Un monde sans limite*, érès, 1997

Jean-Pierre LEBRUN, *Un immonde sans limite*, érès, 2020

Jean-Luc NANCY, *La communauté désœuvrée*, Christian Bourgois, 2004 (1986)

Harmut ROSA, *Accélération. Une critique sociale du temps*, trad. de l'allemand par D. RENAULT, La Découverte (poche), 2013 (2011)

Timour SANLI, « [Les communs : une voie à défricher collectivement](#) », éd. en ligne Smart, 2018

Jean-Paul SARTRE, *L'être et le néant*, Gallimard, 1943

Jean-Paul SARTRE, *Critique de la Raison dialectique (tome I : Théorie des ensembles pratiques)*, Gallimard, 1985 (1960)

Nick SRNICEK & Alex WILLIAMS, *Accélérer le futur*, trad. de l'anglais par L. BURY, it: édition/Cité du design, 2017